

Ça va être sympa !

Lionel Münch

Ça va être sympa !

Roman drôle et léger

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13847-3

À Claire

Le café est un breuvage qui fait dormir quand
on n'en prend pas. »

Alphonse Allais

CDI = Certitude D'ennuis Inévitables

Il me lance un peu agressivement : « Mais à la fin, qu'est ce qui te retient ici ? Un boulot de rêve ? Le charme de la banlieue parisienne ? Pour une fois que je te demande un service... »

– Tu mélanges tout... Ton employé là, le fameux Michel, il a quoi et il doit revenir quand ?

– Une petite déprime. C'est passager. Ça ne va pas durer.

Ce qui m'a toujours énervé avec Richard, c'est qu'il a le chic pour me mettre devant le fait accompli. Je ne sais plus comment me sortir de là et bredouille : « Je n'ai jamais géré un café, peut-être que quelqu'un d'autre... »

– Attends Clément ! je t'ai hébergé toutes les années où tu étais en train d'user tes pantalons dans ta FAC de sociologie ! Tu n'as plus de boulot, je t'en propose un et toi tu fais ta mijaurée !

Il n'a pas tout à fait tort. Grâce à lui, j'ai pu faire des études à rallonge qui m'ont permis de passer successivement du statut de héros sans emploi à employé de fast-food puis à pizzaiolo. J'ai fini par décrocher un jour un contrat à durée déterminée (mon graal de l'époque) dans un centre d'appel. En théorie, je devais y exercer mes compétences en sociologie pour faire progresser l'entreprise et ses téléconseillers.

Dans la pratique, j'occupais le poste de « manager du bonheur », un emploi aussi moderne que bidon qui aurait été mieux intitulé « anesthésiste de la souffrance sociale ». Mes journées consistaient à écouter des téléconseillers usés à force de nettoyer les

écuries d'Augias du bonheur marketing. J'ai été rapidement éjecté de cette aventure en absurdie.

Mon frère attend un certain temps avant de reprendre : « Bon... Je peux comprendre... Si tu n'as pas envie, dis-le-moi directement. »

– Non, ce n'est pas ça...

J'essaie de garder la main : « on est bien d'accord, ce sera juste pour quelques jours ? »

– Faut quand même lui laisser le temps de revenir, disons quelques semaines. Mais est-ce que je peux compter sur toi ?

– Richard, on est bien d'accord ? C'est juste le temps que Michel revienne ?

– Ouais c'est ça l'idée, le temps qu'il se refasse une santé. Il faudra quand même que tu restes un peu après son retour au café, histoire qu'il puisse reprendre ses marques. Bon, c'est oui ou c'est non ?

– Mouais...

– Allez ! Tu verras, ça va être sympa !

La veste

Nous sommes le jeudi 21 juin 2018. Accoudés au comptoir, deux messieurs d'un certain âge, le teint rougi par une vie passée au grand air, discutent devant un café noir. L'un dit : « Avant, ils avaient *La Joconde*, aujourd'hui on a *La Vache qui rit*. »

Au journal de treize heures, Jean-Pierre Pernaut nous annonce l'été et la fête de la musique quand Robin entre comme un fou dans mon café. Il s'assoit en face de moi l'air sombre, une casquette vissée sur la tête :

– Salut Clément, un allongé s'te plaît.

Je vide le marc du porte filtre, remets une dose de café moulu, l'enclenche, et lui fais couler son café. Il a un bandage au bras, des contusions sur le visage. Je lui demande si ça va.

– Non.

Robin, c'est quelqu'un de spontané, un bénévole des Restos du Cœur et le roi de la débrouille. Il fait souvent des extras chez nous pour arrondir des fins de mois creuses.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Je suis allé faire du vélo avec Michel, et j'ai pris une veste, voilà.

– Ah bon ? Michel t'a mis une veste ?

J'ai souvent du mal à comprendre (il n'articule pas très bien). Il gonfle ses joues, soupire :

– Non, on faisait une course avec Michel dans la côte des dix-sept tournants et j'ai fait une chute hyper violente.

– Tu as glissé ?

Il secoue la tête en soufflant : « Mais non ! Et Michel dit que j'avais la tête dans le guidon, mais c'est faux ! Jamais ma tête n'a touché le guidon. J'ai pris une veste qu'un crétin avait laissée sur l'asphalte !

– Ah bon ? Elle était comment cette veste ?

– On s'en fout de la veste ! Je suis parti dans le bas-côté et suis pour ainsi dire sorti du bois. J'ai roulé-boulé jusque dans le lavoir. Heureusement, j'ai fini par sortir la tête hors de l'eau !

– Quelle chute !

– Tu m'étonnes... Sauf que maintenant, Michel raconte partout que j'ai failli être lessivé. Je ne suis pas lessivé, par contre mon vélo est foutu.

– Tu n'as pas d'assurance ?

– Tu me prends pour Crésus ? Je ne peux pas me payer des assurances impayables qui ne payent jamais rien ! »

Il termine sa tasse cul-sec et la repose sur le bar :

« Bon, c'est pas tout ça, je dois réparer l'irréparable, faut que j'y aille ! »

Végétarisme parabolique

Samedi midi, le restaurant est complet. Je ne sais si c'est le jour ou notre buffet à volonté qui fait notre succès, mais le résultat est là.

Une famille de huit personnes est attablée. Les enfants virevoltent autour du buffet. La mère de famille, dans une robe à fleurs, tente de modérer le volume de leurs assiettées. Le pater familias, un homme jovial au tour de taille impressionnant, boit une pression. Entre deux rires tonitruants, il braille à l'envi : « impossible n'est pas Colhute ! ». Il demande à son ainée, une adolescente qui porte des dreadlocks, si elle ne veut pas goûter les rillettes de porc. Devant un premier refus, Il tente un effet comique assez convaincant en prononçant d'une voix de baryton :

« Oui Ana, avec de la bonne baguette
elles sont trop succulentes ces rillettes ! »

Elle lui répond vivement : « J'en veux pas de tes rillettes ! »
– Hé, doucement Ana...

Elle hausse franchement le ton : « Quoi doucement ? Pourquoi doucement ? Il faut le dire haut et fort, les animaux eux aussi ont une vie Papa ! Tout le monde doit l'entendre ! Pourquoi on leur fait ça ? De quel droit ? Je n'en veux pas de tes rillettes ! Je mange des légumes et c'est tout ! »

Le père de famille tente une approche plus fine : « Oui, très bien, d'accord, d'accord... Mais tu ne peux pas manger que ça... Tu vas finir par tomber malade, tu es déjà toute maigre. Regarde autour de toi, il y a plein de choses. Si tu en profitais ? »

La jeune fille s'écrie exaltée :

– Profiter de quoi ? de la mort ? Manger des poulets douchés aux antibiotiques ? Du porc aux hormones ? Des animaux qui n'ont jamais vu la lumière de leur vie ? C'est sûr que c'est tellement plus facile de fermer les yeux !

Percevant que les clients des autres tables leur jettent des regards suspicieux, une trêve tacite s'installe entre le père et sa fille.

Lorsque je retourne au bar, José, le taxi ambulancier local qui n'a pas encore fini son déca chuchote à mon attention : « Cette petite Ana Colhute a raison... »

La famille partie, José m'explique avec force détails que le végétarisme est une règle fondamentale de l'école philosophique pythagoricienne. Selon lui : « Pythagore n'hésitait pas à s'en prendre aux mangeurs de viande, et leur servait des sermons musclés sans prendre de gants ! » Avant que j'aie le temps de prendre le large, il conclut exalté :

– Cette chère petite Ana Colhute est pythagoricienne à l'insu de son plein gré ! Elle a déjà compris deux principes fondamentaux du sens de la vie. Ouvrir les yeux sur ce qu'elle est, ne pas prendre la vie des animaux qui sont nos frères !

Ce buffet étant un peu le mien, je me demande si je dois prendre personnellement cette conclusion sur le sens de la vie. Je décide de ne pas tout prendre au pied de la lettre, lui réponds que je suis d'accord sur le principe, mais que je crains fort qu'une révolution végétarienne ne finisse par terrasser mon établissement. Il fronce les sourcils, me toise des pieds à la tête comme si j'avais été pris la main dans le sac. Je tente : « Et si en plus du buffet je proposais des burgers végétariens ? ». José me regarde d'un air consterné et déclame : « Je te parle de changements profonds ! Ce n'est pas avec des petits renoncements qu'on va s'en sortir ! Prends ton courage à deux mains ! Tu dois changer ! »

Il se met à pérorer sur les bienfaits du végétarisme, m'assène avec des phrases longues comme le bras que la philosophie est

l'échappatoire à la bêtise humaine, que le végétarisme est la seule porte de sortie à l'horreur des abattoirs. Il s'exclame : « Mais où sont passées les utopies dans ce pays ? ». Deux clients, jusque-là absorbés par le journal télévisé, lui jettent des regards méfiants. Il continue en s'écriant : « L'utopie, c'est le début du commencement du refus du renoncement ! »

Je profite d'une pause respiratoire pour lui demander :

– Mais toi, José, tu es végétarien ?

Il réfléchit quelques secondes avant de déclamer : « La question n'est pas de savoir ce que je suis, mais de ce que toi tu vas faire. Autrement dit, ne regarde pas la paille dans l'œil de ton voisin, regarde plutôt la poutre qui est dans le tien ! »